

1939 déjà, bien avant l'opération Barbarossa, Trotski avait écrit que la « nouvelle aristocratie » au pouvoir à Moscou était caractérisée, entre autres choses, par « son incapacité à conduire une guerre » ; la « caste dominante » en Union soviétique était vouée à adopter l'attitude « propre à tous les régimes destinés au déclin : “après nous le déluge” »³⁵.

Largement convergents entre eux, jusqu'à quel point ces deux portraits résistent-ils à l'enquête historique ? Commençons donc à analyser le *Rapport secret* qui, officialisé par le Congrès du PCUS et par les plus grands dirigeants du parti au pouvoir, s'imposa immédiatement comme la révélation d'une vérité longtemps réprimée et désormais incontestable.

1.2. La Grande Guerre patriotique et les « inventions » de Khrouchtchev

À partir de Stalingrad et de la défaite infligée au Troisième Reich (puissance qui paraissait invincible), Staline avait acquis un prestige énorme dans le monde entier. Et, ce n'est certes pas fortuit, Khrouchtchev s'arrête sur ce point de façon particulière. Il décrit en termes catastrophiques l'impréparation militaire de l'Union soviétique, dont l'armée, dans certains cas, aurait été dépourvue de l'armement même le plus élémentaire. Ce qui ressort d'une étude qui semble émaner des milieux de la Bundeswehr, et qui fait en tous cas grand usage des archives militaires de celle-ci, s'y oppose directement. On y parle de la « supériorité multiple de l'Armée Rouge en chars d'assaut, avions et pièces d'artillerie » ; par ailleurs, « la capacité industrielle de l'Union soviétique avait atteint des dimensions pouvant procurer aux armées soviétiques un armement quasi inimaginable ».

35. Trotski (1988), p. 1259 et 1262-1263.

Celui-ci augmente crescendo au fur et à mesure que s'approche l'opération Barbarossa. Une donnée est particulièrement éloquente : si en 1940 l'Union soviétique produisait 358 chars du type le plus avancé, nettement supérieurs à ceux dont disposaient les autres armées, au premier semestre de l'année suivante, elle en produisait 1503³⁶. À leur tour, les documents provenant des archives russes montrent que, du moins dans les deux années précédant l'agression du Troisième Reich, Staline est littéralement obsédé par le problème de l'«essor quantitatif» et de l'«amélioration qualitative de tout l'appareil militaire». Certaines informations parlent d'elles-mêmes : si dans le premier plan quinquennal, les sommes consacrées à la défense se montent à 5,4 % des dépenses totales de l'État, en 1941 elles atteignent 43,4 % ; «en septembre 1939, sur ordre de Staline, le Politburo prit la décision de construire avant 1941 neuf nouvelles usines pour la production d'avions» ; au moment de l'invasion hitlérienne, «l'industrie avait produit 2 700 avions modernes et 4 300 chars d'assaut»³⁷. À en juger par ces informations, on peut tout dire sauf que l'URSS était arrivée impréparée au tragique rendez-vous avec la guerre.

Par ailleurs, il y a une décennie déjà, une historienne états-unienne a infligé un coup sévère au mythe de l'écroulement et de la fuite de ses responsabilités du dirigeant soviétique immédiatement après l'invasion nazie : «bien qu'ébranlé, le jour de l'attaque, Staline convoqua une réunion de onze heures avec des chefs de parti, de gouvernement et des militaires, et il fit de même les jours qui suivirent»³⁸. D'ailleurs nous disposons à présent du registre des visiteurs du bureau de Staline au Kremlin, découvert aux débuts des années 90 :

36. Hoffmann (1995), p. 59 et 21.

37. Wolkogonov (1989), p. 500-504.

38. Knight (1997), p. 132.

il en résulte que dès les heures qui suivirent immédiatement l'agression, le leader soviétique s'engage dans un réseau très dense de rencontres et d'initiatives pour organiser la résistance. Ce sont des jours et des nuits caractérisés par une « activité [...] exténuante » mais ordonnée. Dans tous les cas, « tout l'épisode [raconté par Khrouchtchev] est totalement inventé », cette « histoire est fausse »³⁹. En réalité, dès le début de l'opération Barbarossa, non seulement Staline prend les décisions les plus délicates, en engageant des dispositions pour le déplacement de la population et des sites industriels qui sont sur la zone du front, mais « il contrôle tout de façon minutieuse, de la longueur et de la forme des baïonnettes jusqu'aux auteurs et aux titres des articles de la *Pravda* »⁴⁰. Il n'y a pas de trace de panique ni d'hystérie. Lisons la note du journal personnel et du témoignage de Dimitrov : « À 7 heures du matin, je suis convoqué d'urgence au Kremlin. L'Allemagne a attaqué l'URSS. La guerre a commencé [...] Calme, fermeté et confiance incroyable chez Staline et chez tous les autres. » La clarté des idées frappe plus encore. Il ne s'agit pas seulement de procéder à la « mobilisation générale de nos forces », il est aussi nécessaire de définir le cadre politique. Oui, « seuls les communistes peuvent vaincre les fascistes », en mettant fin à l'ascension apparemment irrésistible du Troisième Reich, mais il ne faut pas perdre de vue la nature réelle du conflit : « Les partis [communistes] lancent un mouvement pour la défense de l'URSS. Ne pas poser la question de la révolution socialiste. Le peuple soviétique mène une guerre patriotique contre l'Allemagne fasciste. La question est la défaite du fascisme, qui met en esclavage de nombreux peuples. »⁴¹

39. Medvedev, Medvedev (2003), p. 231-232.

40. Montefiore (2007), p. 416.

41. Dimitrov (2005), p. 478-479.

La stratégie politique qui allait présider à la Grande Guerre patriotique est bien tracée. Plusieurs mois auparavant, Staline a déjà souligné que, à l'expansionnisme déployé par le Troisième Reich, «à l'enseigne de l'asservissement, de la soumission des autres peuples», ceux-ci répondaient par de justes guerres de résistance et de libération nationale (*infra*, 5.3.). D'autre part, à ceux qui opposaient de façon scolastique patriotisme et internationalisme, l'Internationale communiste avait pris soin de répondre une fois de plus, avant même l'agression hitlérienne, comme il ressort de la note dans le journal de Dimitrov du 12 mai 1941 :

Il faut développer l'idée d'un mariage entre un nationalisme sain et bien compris et l'internationalisme prolétarien. L'internationalisme prolétarien doit reposer sur ce nationalisme dans les divers pays [...] entre le nationalisme bien compris et l'internationalisme prolétarien, il n'y a pas et ne peut y avoir de contradiction. Le cosmopolitisme sans patrie, refusant le sentiment national et l'idée de patrie, n'a rien à voir avec l'internationalisme prolétarien.⁴²

Bien loin d'être une réaction improvisée et désespérée dans la situation créée par le déchaînement de l'opération Barbarossa, la stratégie de la Grande Guerre patriotique exprimait une orientation théorique mûrie de longue date et de caractère général : l'internationalisme et la cause internationale de l'émancipation des peuples avançaient concrètement sur la vague de libération nationale, rendue nécessaire par la prétention de Hitler de reprendre et radicaliser la tradition coloniale, en assujettissant et en mettant en esclavage en premier lieu les races présumées serviles d'Europe orientale. Ce sont les motifs repris dans les discours et dans les déclarations prononcés par Staline au cours de la guerre : ils constituèrent «des pierres miliaries significatives dans la clarification de la stratégie militaire soviétique et de ses objectifs politiques, et ils jouèrent un rôle important dans

42. *Idem*, p. 472.

le renforcement du moral populaire»⁴³; ils prirent aussi un relief international, comme l'observe Goebbels, contrarié, à propos de l'appel radiophonique du 3 juillet 1941, qui « suscite une énorme admiration en Angleterre et aux USA »⁴⁴.

1.3. Une série de campagnes de désinformation et l'opération Barbarossa

Le *Rapport Khrouchtchev* a perdu toute crédibilité jusque sur le plan de la conduite militaire elle-même. Selon Khrouchtchev, Staline, insouciant des « avertissements » qui lui provenaient de toutes parts sur l'imminence de l'invasion, va vers le danger de façon irresponsable. Que dire de cette accusation ? Tout le monde sait que même les informations provenant d'un pays ami peuvent se révéler erronées : par exemple, le 17 juin 1942, Franklin Delano Roosevelt met en garde Staline contre une attaque japonaise, que l'on ne constatera pas ensuite⁴⁵. Surtout, la veille de l'agression hitlérienne, l'URSS est obligée de démêler de gigantesques manœuvres de diversion et de désinformation. Le Troisième Reich s'applique massivement à faire croire que l'amas de troupes à l'Est ne vise qu'à camoufler le saut prochain de l'autre côté de la Manche, et ceci apparaît plus crédible encore après la conquête de l'île de Crête. « Tout l'appareil d'État et militaire est mobilisé » – note avec plaisir Goebbels dans son journal (31 mai 1941) – pour mettre en scène la « première grande vague de camouflage » de l'opération Barbarossa. C'est alors que « quatorze divisions sont transportées à l'Ouest »⁴⁶; de plus, toutes les troupes postées sur le front occidental sont mises en état d'alerte maximale⁴⁷.

43. Roberts (2006), p. 7.

44. Goebbels (1992), p. 1620 (note de journal du 5 juillet 1941).

45. Dans Butler (2005), p. 71-72.

46. Goebbels (1992), p. 1590.

47. Wolkow (2003), p. 111.